

# MIRBEAU AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

## Deux articles retrouvés de Mirbeau

Si l'écllosion de périodiques, prématurément baptisés *XX<sup>e</sup> Siècle*, semble avoir été assez courante en cette fin d'ère hugolienne, celui qui retient notre attention aujourd'hui est un hebdomadaire, annoncé à paraître tous les jeudis dans son numéro-programme (sans date, à situer vers la fin novembre 1882), mais paraissant, en réalité, le vendredi ; et cela jusqu'au mois d'octobre 1883, époque à laquelle *Le XX<sup>e</sup> Siècle* devient mensuel en même temps qu'il change son format journal en format revue[1]. Le nombre de pages passe alors de quatre à seize.

Dans ce numéro-programme, en première page, un prologue signé par « la rédaction » se chargeait, sous forme de saynète, de présenter les orientations du futur journal en faisant dialoguer, tour à tour, le rédacteur en chef, l'esprit gaulois, la sculpture, la peinture, la jeunesse, la poésie, la mode, l'avocate, la doctoresse, la députée (*sic*) et même le pornographe... En page 2, sous forme d'appel au peuple, on pouvait lire l'annonce suivante :

*La rédaction du XX<sup>e</sup> Siècle fait appel à la collaboration littéraire de tous les artistes : statuaires, peintres, architectes, graveurs etc. Elle leur demande de formuler leurs opinions, si fantaisistes qu'elles soient, sur l'art contemporain. Elle a pour cela deux raisons : la critique moderne, accaparée tout entière et trop souvent égarée par des gens de lettres aussi brillants qu'incompétents. L'existence, dans le monde artiste, de véritables poètes et d'écrivains qui méritent d'être connus.*

*Le XX<sup>e</sup> Siècle leur donnera une large hospitalité.*

*Il aura ainsi à côté de sa rédaction, prise dans l'élite du monde littéraire, une collaboration toute spéciale.*

*Les artistes, confiants dans ce programme, sont priés d'envoyer immédiatement leurs adhésions comme collaborateurs...*

*Le XX<sup>e</sup> Siècle – artistique et littéraire*, dont les « bureaux » étaient situés 20, rue Véron, dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement et dont l'imprimeur-éditeur était la maison Alcan-Lévy, sortit son premier numéro le 1<sup>er</sup> décembre 1882. Les piliers de la publication sont alors nettement identifiables : il s'agissait de Stanislas Lami, le directeur, et Louis Le Bourg, le secrétaire de la rédaction. Un troisième homme, Marin Thibault, ancien rédacteur en chef du journal conservateur, *Le Nouvelliste d'Algérie*, assumera la fonction d'administrateur à partir du numéro 7 (16 février 1883), et ce jusqu'au 11 mai suivant[2]. Durant son passage, il entendra imposer une orientation politique clairement conservatrice au *XX<sup>e</sup> Siècle*. Il sera remercié définitivement, à l'automne 1883, lorsque Lami et Le Bourg transformeront leur revue en une publication d'art et de littérature, excluant tout autre thème.

Stanislas Lami était un jeune sculpteur, né en 1858, fils du statuaire Lami et élève de Charles Auguste Le Bourg (1829-1906), dont les Parisiens peuvent encore admirer le talent quand ils passent près d'une fontaine Wallace, puisqu'il avait été le créateur du modèle[3]. Parallèlement à sa carrière de sculpteur, Lami entreprendra l'édition d'un dictionnaire des sculpteurs de l'Antiquité à

nos jours qui fait encore autorité. On imagine, sans mal, que ce Louis Le Bourg était un parent de son bon maître. L'œuvre de ce dernier est bien plus maigre : si l'on excepte une revue pour l'Alcazar d'hiver, elle ne se compose que de rares études théâtrales.

Sur la totalité des collaborateurs de la revue, on rencontre beaucoup d'inconnus (Jean Brissac, Paul Viardot, Paul Milliet, Paul Campana, Charles Ménard, André Monselet[4], Georges Servières...) et un grand nombre de pseudonymes (Triolet, Olivier Le Daim, Freluche, Saltabadil, Paria Korigan, Catulle, le Bibliophile Esäu, D. Cooper, Raoul Fontenay, Fontunie de Reyrols, Champlouis ou encore Champdamois...). Mais deux plumes se distinguent, au *XX<sup>e</sup> Siècle*, par la qualité et la quantité : celle du poète franc-comtois Charles Grandmougin (1850-1930), un Parnassien de la deuxième vague, et celle d'Yveling Ram Baud (*sic*) que Mirbeau retrouvera en novembre 1890 à la revue *L'Art dans les Deux Mondes*[5]. Ce proche de Villiers était bien introduit dans le monde des journaux. Collaborateur du *Gaulois* et du *Figaro*, il se peut que ce soit lui qui ait amené Mirbeau à donner ces articles au *XX<sup>e</sup> Siècle*. Pour en terminer avec la présentation de cette revue, précisons que la collection conservée à la Bibliothèque Nationale comporte plusieurs trous, de sorte que nous ignorons si d'autres articles de Mirbeau ont pu y être publiés. Néanmoins, le fait que Mirbeau ait pris en charge la direction de *Paris-Midi Paris-Minuit*, à cette même époque, ne plaide pas pour l'éventualité d'une autre collaboration au *XX<sup>e</sup> Siècle*, si minime fût-elle.

L'article de Mirbeau intitulé « Les Filles » s'inscrit parfaitement dans la série des abominations qu'il dénonce alors à longueur de colonnes; c'est ce que Pierre Michel et Jean-François Nivet nomment, fort justement, dans leur biographie, *l'inventaire des pourritures*. Le déchaînement de l'homme de plume contre la fille ... de joie, plus que par la violence des propos, choque davantage par la crudité des termes et des images évoquées (*le bidet, ordures, pourritures*). On imagine que, si Jack l'Éventreur, à l'autre bout de la décennie des années 1880, à Londres, avait eu une Sergent-Major à la place d'un couteau, il aurait réglé ses problèmes différemment. Car derrière cette hargne de Mirbeau, on ne peut s'empêcher de soupçonner une fascination[6] née, sans doute, de ce qu'il faut bien appeler un refoulement. La société française du temps de l'Ordre Moral n'avait rien à envier à la société victorienne. Il associe curieusement dans l'opprobre, non pas le bourgeois jouisseur fin-de-siècle, l'engrosseur de bonnes, ni même le fossoyeur de vie de garçon, mais l'ouvrier, qui, sa journée terminée, communique dans l'abject en souriant au passage de la prostituée ; l'ouvrier, lui-même assassin en puissance. *Classes laborieuses, classes dangereuses*, bien sûr.

Le second article, « Question de théâtre », n'est qu'un prolongement de l'affaire du « Comédien ». Rappelons brièvement les faits : à la suite d'une commande de Magnard, Mirbeau publie dans *Le Figaro* un article au vitriol contre les comédiens le 26 octobre 1882. Devant le tollé et les manifestations de comédiens, Magnard lâche publiquement son rédacteur en rase campagne. Pour se défendre, Mirbeau trouvera asile au *Gaulois*, mais la tempête que son article avait soulevée durera encore plusieurs semaines. Il est à noter que *Le XX<sup>e</sup> Siècle* ouvre très largement ses colonnes aux critiques, voire aux attaques contre le milieu des acteurs. Ainsi, dès le premier numéro, Triolet malmène, quelque peu, en page 3, l'arbre généalogique de Jeanne Samary[7] qui réplique, non sans panache, d'ailleurs, dans le numéro suivant :

[...] *Vous insinuez enfin que je parle un jargon étrange, au foyer de la Comédie, et vous mettez dans ma bouche, sans oublier mes dents, bien entendu, une agréable salade, faite d'anglais, d'argot et d'italien. C'est peut-être spirituel, mais déplacé. Je parle français tout comme un journaliste et peut-être un peu mieux, ce qui n'est pas me vanter...*

Dans le même numéro 3 du 15 décembre 1882, où Mirbeau signe « Question de théâtre », Catulle adresse une Ode à Sarah :

Sarah est douce ! Sarah est bonne ! Sarah est grande ! Sarah est illustre ! Sarah est sainte ! Sarah est divine ! Sardou est son prophète, Paul Berton[8] son coadjuteur ! Le mystère s'est célébré lundi soir [11 décembre] devant une nombreuse assistance de croyants. Elle a paru ! Ses lèvres se sont entr'ouvertes ! Enthousiasme ! Saint enthousiasme ! Les feuilles publiques ont rivalisé de copies pour rendre compte de la cérémonie. Ses chasubles...pardon ses toilettes, son alliance, son fard, ses moindres gestes, sa voix d'or, son calice du dernier acte, tout, tout a été décrit, santé, famille ; plus rien à glaner...

Plus loin, en page 3, Louis Le Bourg, se paie la tête des actrices en vue, à commencer par Gabrielle Réjane[9].

**Dans le numéro 3 (deuxième année) du 19 janvier 1883, Saltabadil se gausse de Sarah Bernhardt et de Damala qui auraient été censurés. Sarah aurait été arrêtée par M. Logerotte, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, et le Théâtre des Nations fermé. Enfin, dans le même numéro, sans signature, sous le titre « Mariages d'actrices », la profession se retrouve, une nouvelle fois, sur la sellette.**

**Mirbeau avait donc trouvé, tout naturellement, un accueil complice à l'ombre de ce XXe Siècle naissant.**

**Gilles PICQ**

\* \* \*

## **OCTAVE MIRBEAU**

### **Les Filles**

Il faut bien en parler puisqu'on ne parle que d'elles et qu'elles menacent de devenir une sorte d'État dans l'État ; puisqu'elles ne se contentent plus de leurs trottoirs et de leurs gros numéros flambant dans la nuit, pour piper le cœur et la bourse de l'homme qui passe et qu'elles débordent en flots tumultueux sur tout et partout.

Du haut de son bidet, la fille gouverne ce monde et elle roule la société entière dans les draps de son lit.

Hier, elles s'étaient réunies, les filles, pour donner des bals, qui ne sont que de vastes entreprises d'*entremettage*. Demain, elles auront leurs comités, leurs chambres syndicales, leurs conseils d'administration. Qui sait ! Un de ces jours nous verrons peut-être, sur tous les murs de Paris, de grandes affiches jaunes ou bleues, annonçant aux gogos de l'amour, l'émission des actions de la Prostitution française, et les filles fonctionneront comme une maison de banque ou une grande Compagnie de chemin de fer, avec des obligations garanties par l'État.

Une chose m'étonne : c'est l'indifférence des braves gens à l'endroit de ces malfaisantes femelles. À mesure qu'elles montent plus haut, à mesure qu'elles s'étalent, emplissent et gangrènent Paris, il semble que nous soyons plus indulgents pour elles[10]. Quand nous devrions d'un grand coup de balai, pousser ces ordures à l'égoût et les empiler, à larges pelletées, dans les lourds tombereaux matineux qui mènent les pourritures aux pourrissoirs, nous nous faisons plus petits,

plus lâches, plus agenouillés devant leurs visages fardés de crème Simon, et leurs mains de vachères passées au blanc gras.

J'ai vu souvent des ouvriers qui, leur journée finie, remontaient l'avenue du Bois, le dos voûté, la démarche gourde et lente, traînant la patte, comme de pauvres chiens las. Ils s'arrêtaient devant le défilé des voitures, et toutes ces femmes, couchées dans leurs victorias, la plume dansant au haut du chapeau, insolentes et stupides, ils les regardaient sans haine, avec de gros yeux ronds, éblouis par ce luxe. Ils les regardaient, réjouis comme ils eussent regardé, au théâtre, un défilé d'ondines ou, dans la rue, le régiment qui passe. En vain j'ai cherché une colère dans ces abrutis du travail, un cri de rage, un bondissement de haine, de cette haine qui tue. Rien. Ce spectacle les amusait, eux à qui, bien souvent, on a mis à la bouche un cri qu'ils ne comprenaient pas, et qui, noirs de poudre et les bras sanglants, l'ont poussé sur les barricades, les imbéciles !

On leur fait faire des révolutions contre les rois, les prêtres et les soldats. De temps en temps, dans la nuit, ils s'embusquent et trouvent d'un coup de poignard une robe noire ou un pantalon rouge. Mais ils respectent les filles, peut-être comme l'instrument des décompositions sociales, et leurs narines se dilatent aux parfums de poudre de riz qu'elles laissent derrière elles, parfums plus meurtriers que les odeurs de la poudre à canons[11].

On se demande où s'arrêtera le luxe des filles ! J'ai vu, chez un fournisseur patenté de ces demoiselles, des draps de lit qui avaient coûté quarante mille francs la paire. Et Baudin[12] qui se faisait tuer pour vingt-cinq francs !

Elles bâtissent ou achètent des hôtels — faute d'ailleurs de se pouvoir loger dans les belles maisons — qu'elles gorgent de bibelots rares mêlés à d'étranges choses qui rappellent les habitudes anciennes, et qui révèlent, sous le velours de la cocotte d'aujourd'hui, l'indienne et le lin des portières et des filles de ferme d'autrefois. Et elles vont ainsi d'hôtels en hôtels, suivant les caprices de la fortune, et les hasards des rencontres au coin du Bois[13].

Ont-elles un amant ? Non. On les compte, celles qui ont un amant. Elles ont le visiteur régulier, le casuel du Cirque, de l'Opéra, du cabaret et l'entremetteuse. Vie stupide et féroce qui ne laisse pas une minute de liberté, ni au rêve, ni à l'amour, ni même à la maladie ! Il faut marcher jour et nuit, être belle, rieuse et bien portante, quand on vieillit, quand on voudrait pleurer, quand on souffre. Traitant les hommes comme des machines à argent, les hommes les traitent comme des machines à plaisir[14]. Et quand elles ne peuvent plus servir ni à leurs plaisirs ni à leurs vanités, elles disparaissent abandonnées, tombent dans des misères inconnues et meurent comme des chiennes[15], sait-on où ? C'est justice, car n'ayant semé jamais que le mensonge, la trahison et l'infamie, il est moral et consolant qu'elles ne récoltent que le désespoir et l'irréremédiable solitude.

La fille est inconsciente[16], d'ailleurs, du mal qu'elle fait. Son existence passive la mène fatalement à la névropathie.

Elle voit la vie à travers le caprice de ses nerfs et la sujétion de son organisme surmené. C'est une bête, une belle et folle bête, qu'on devrait aimer comme on aime une bête de luxe et voilà tout.

Elle est incapable de comprendre l'amour[17], et si, par hasard, un jour de désœuvrement qu'elle sera restée chez elle, elle se sent prise d'un désir, ou envahie par ce qu'elle croit être un sentiment de tendresse, c'est pour salir et polluer l'amour de ses baisers de fille. Elle n'aime que son chien, elle n'a de dévouement que pour lui ; s'il meurt, elle versera des larmes, les seules bonnes larmes qu'elle puisse verser.

C'est pour cela surtout qu'elle est criminelle. Car, à côté des idiots, des vaniteux, des rastacouères[18] qu'elle ruine, corps et âme, il y a aussi de pauvres diables de rêveurs — qui ne sont point des bêtes pourtant, mais qui sont des poètes —, qui ont cru à elle, qui, tout entiers, se sont donnés à elle, qui se sont imaginés qu'ils pouvaient la relever à force de tendresse et de sacrifice et

qu'elle a vidés d'argent, vidés de cervelle, vidés d'honneur et qui, sortis de ses mains, sont devenus, — eux qui étaient bons, eux qui étaient forts, eux qui sentaient dans leur âme et dans leur cerveau la chaleur divine du génie[19] — sont devenus des misérables, des voleurs et des gâteaux, et, de son alcôve, ont passé sans transition, sur les dalles des geôles, dans les lits d'hôpital, quand ce n'est pas sur l'étal funèbre de la Morgue.

**Octave Mirbeau**

*LE XX<sup>e</sup> SIÈCLE*, 1<sup>er</sup> décembre 1882, n° 1, page 1, colonnes 1 à 3.

\* \* \*

### **Question de théâtre**

J'ai toujours rêvé de lire un journal qui laisserait les choses en leur vraie place, serait l'exacte reproduction et le commentaire fidèle de la vie et prendrait les hommes pour ce qu'ils valent et les femmes pour ce qu'elles ne valent pas ; un journal vivant et sincère, qui aimerait ce qui est beau et ce qui est bon, et qui s'indignerait contre ce qui est laid et ce qui est méchant. Mais où donc un pareil journal pourrait-il exister[20] ? Et qui donc aurait le courage de le faire ? Le journal vit sur l'ordinaire de la bêtise humaine[21]. Il se gave des admirations convenues d'un certain public et ne songe point à s'insurger contre des emballements stupides qui font du premier imbécile qui passe un roi et un Dieu, et incarnent la France sous les traits de la première cabotine venue.

On dirait, à lire les journaux, que rien n'existe dans le monde en dehors du théâtre, et que, seuls, les comédiens et les comédiennes offrent à la curiosité publique un intérêt capable de la satisfaire. On dirait que sur la terre, tous, nous n'avons plus qu'un désir : aller au théâtre ; que toutes nos facultés ne tendent qu'à un but unique : une salle d'orchestre ; que tout ce que nous avons au cœur de frissons et d'enthousiasmes, nous le donnons à une grimace de M. Coquelin, à un costume de Mme Sarah Bernhardt ; que tout peut s'effondrer et périr, cela importe peu, si le soir, les théâtres flamboient et si nous pouvons voir, sur les planches, pendant deux heures, s'escrimer des pitres et sourire des donzelles aux lèvres peintes.

N'a-t-on pas dit dernièrement dans un journal, qui n'est pas certes le premier venu des journaux, qu'il n'existe qu'un grand citoyen : M. Coquelin ! qu'un grand écrivain : M. Coquelin ! qu'un grand et sublime génie : M. Coquelin ! qu'il faut renverser les statues, élevées jusqu'à présent sur nos places publiques, pour y dresser celles de M. Coquelin[22] ; qu'il faut chasser du Panthéon les tombes des grands hommes, pour y creuser une seule et immense et glorieuse sépulture : celle de M. Coquelin !

Nous ne devons pas avoir d'autres occupations et d'autres préoccupations que celles qui consistent à parler du jeu d'un acteur, des appointements d'un acteur, des bonnes fortunes d'un acteur, des opinions d'un acteur, comme si la vie ne se composait exclusivement que d'acteurs[23] et comme si c'était un préjugé de croire qu'il existe d'autres bipèdes, tels que les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les avocats, les médecins, les chiffonniers et les épiciers.

Le théâtre existe, cela est fâcheux, il faut le déplorer pour l'amour des lettres, mais on ne

peut faire qu'il n'existe pas. Il y a des gens, doués de raison et de bon sens, pourtant, qui vont au théâtre. Mon Dieu, oui ! mais on va au théâtre aujourd'hui, comme on va au café, au cercle ou ailleurs, pour passer le temps et tuer l'heure lente à s'écouler. Ce n'est donc qu'un fait divers de fort mince importance, auquel pourtant les journaux sacrifient la plus grande et la meilleure partie de leur place. Un accident arrive à un maçon, le journal ne lui consacre que quatre lignes dans l'endroit le plus caché de sa quatrième page. Un accident arrive à la Porte Saint-Martin, une pièce de Dennery [24], ou au Théâtre-Français, une pièce de Pailleron [25], cela s'étale, dix-huit colonnes durant, à la première page.

Et pourtant les messieurs qui se vouent au lucratif métier de confectionner des vaudevilles, comédies, féeries ou drames, aussi bien pour les Fantaisies-Parisiennes que pour le Gymnase [26], n'ont point, que je sache, la prétention de faire œuvre littéraire. Ils font du théâtre, comme on dit, ainsi que d'autres messieurs font de la mélasse ou de la margarine et n'ont qu'une pensée : écouler leurs produits le plus cher possible. Cela est si vrai que, lorsque le besoin d'utiliser Mme Sarah Bernhardt, du Vaudeville [27], ou M. Théodore, du Concert Parisien, se fait sentir en eux, avant de savoir quelle sera l'idée du drame ou de l'opérette qu'ils vont mettre au monde, ils se demandent non point par quels sentiments de haine ou de tendresse, mais par quelles séries de costumes bizarres et riches ils feront passer cette Mme Sarah Bernhardt et ce M. Théodore. L'important en cela consiste en ce que la couturière et le costumier soient bien inspirés, que le décorateur nous donne l'illusion d'un arbre ou d'une pendule avec son reflet dans la glace ; et s'il reste de la place, on y mettra de la prose, une prose quelconque... pour remplir les vides [28].

Donc le théâtre est, pour celui qui le fait, un commerce, pour celui qui va y passer deux heures, une distraction. Le public entre, poussé par le besoin d'entrer quelque part, paie, et s'en va. Il a acheté du plaisir comme il eût acheté des gâteaux ou des colifichets. Ce n'est pas autre chose. Et c'est pour cette distraction fugitive, pour cet amusement d'un instant que le journal dépense toute son encre ! Quand sur une affiche nouvelle s'étale un nouveau programme de spectacle, il met tout son monde en branle. Il envoie chez l'auteur, chez le directeur, chez les interprètes, chez les couturières, pour recueillir pieusement les potins nés, ou à naître, autour de cette nouvelle affiche. Il fait le portrait de l'auteur, le portrait de l'acteur ou de l'actrice, demande à l'auteur son opinion sur l'actrice, et à l'actrice son opinion sur l'auteur. Pendant huit jours, on ne parle plus que de cela. Les reporters sont sur les dents. Le moindre mot tombé des lèvres du plus mince figurant est figé, aussitôt vivant, dans la *forme*.

Il n'est question que de *grandes batailles*, de *victoires*... que sais-je ? On dirait que deux peuples sont en présence, et qu'un immense fracas d'armes va s'ensuivre. toute la vie, toute la fièvre de la vie, est concentrée par cette chose unique : la *première* de... Ah ! pendant ce temps, la France peut sombrer, M. Déroulède peut faire de mauvais vers [29], Leconte de Lisle peut donner au monde un chef-d'œuvre nouveau [30] ; que fait tout cela ? C'est au Vaudeville seul qu'on peut compter les pulsations de la France ; Sarah Bernhardt, qu'elle ait du succès ou non, nous donnera le niveau de l'honneur national.

Ce qui s'est passé à propos de *Foedora* [31] nous montre à quel degré de gâtisme décadent nous en sommes venus. Sardou lui-même disparaît dans la tempête des acclamations soulevées par les costumes de Mme Damala [32]. Il n'est question ni de lui, ni même de la pièce. A-t-on dit si elle était bonne ou mauvaise, cette pièce ? Qu'importe que *Foedora* soit un chef-d'œuvre, ou une méchante œuvre ? Sarah Bernhardt domine tout, couvre tout des plis de sa traîne.

D'ailleurs, en guise de préface à son triomphe, n'a-t-elle pas publiquement jugé et la pièce et l'auteur, blâmé ceci, approuvé cela, souri à Victor Hugo, fait la grimace à Augier et menacé Dumas ?

Et comme aujourd'hui, toutes choses sont mises à l'envers dans la presse, on a crié, non point : Vive Sardou ! mais bien : Vive Sarah !

*LE XX<sup>e</sup> SIÈCLE*, 15 décembre 1882, n° 3, page 1, colonnes 1, 2 et 3.

---

[1] Ancien format : 48 cm x 32 cm ; nouveau format : 15,5 cm x 23 cm. La rédaction explique ce changement de format dans son numéro d'octobre 1883 (n° 42) en indiquant qu'elle voulait exclusivement se consacrer dorénavant aux questions d'art et de littérature.

[2] Mirbeau consacrera à ce Marin-Thibault un article nécrologique, à la fois cocasse et ému, "Souvenirs et regrets" (*Le Gaulois*, 29 février 1896).

[3] Ajoutons que Charles Le Bourg, d'origine nantaise, était l'ami de Georges Schwob, le père de Marcel, qui dirigeait *Le Phare de la Loire*. Il laissera un buste de lui qui sera exposé au Salon en 1894.

[4] Mirbeau évoquait déjà Monselet dans une de ses lettres de jeunesse à Alfred Bansard des Bois (lettre du 18 juillet 1867, recueillie dans le tome I de sa *Correspondance générale*, L'Âge d'Homme, 2003).

[5] Pseudonyme de Frédéric Gilbert, né à Versailles le 18 août 1843, Yveling Rambaud, signe alors Ram Baud. Polygraphe prolifique, écrivant parfois en collaboration, comme avec Dubut de Laforest ou Charles Grandmougin, il usera de nombreux autres pseudonymes, Y.R.B., Ménippe... Journaliste, il collaborera à *La Liberté*, au *Nain Jaune*, au *Figaro*, au *Parlement*, à *La Revue Illustrée*, *La Gazette des Beaux-Arts* ; en outre, il signera RAM à *La Vie Parisienne* et de son vrai patronyme, Frédéric Gilbert, au *Gaulois*. C'est lui qui montera *Le Nouveau Monde* de Villiers de l'Isle-Adam le 18 février 1883 au Théâtre des Nations. Il laisse d'ailleurs un portrait de Villiers assez touchant dans un article qu'il lui consacre dans *Le XX<sup>e</sup> Siècle* du 16 février 1883.

[6] Est-ce un hasard s'il a eu une longue liaison avec une femme galante, Judith Vimmer — qui lui inspirera la Juliette Roux du *Calvaire* —, s'il a épousé une ancienne théâtreuse enrichie dans la galanterie, Alice Regnault, et s'il a écrit sur le tard son *Amour de la femme vénale* ?

[7] Léontine Pauline Jane Samary (1857-1920), célèbre actrice du Théâtre-Français.

[8] Catulle se trompe : il s'agit de Pierre Berton (1842-1912) et non de Paul, acteur du Théâtre-Français et du Vaudeville, qui partageait l'affiche de *Foedora* avec Sarah.

[9] Gabrielle-Charlotte Réju, dite Réjane (1856-1920). L'actrice se produisait alors au Vaudeville.

[10] Mirbeau tenait un discours comparable à propos des comédiens, dans son célèbre article à scandale du *Figaro*, quelques semaines plus tôt. Il les accusait aussi de gouverner le monde et d'être le symptôme éclatant de la décadence du pays.

[11] Mirbeau prêtera cette analyse, ce dégoût et cette révolte à Jean Mintié, dans le dernier chapitre du *Calvaire* : « Un ouvrier, qui s'en revenait du travail, s'était arrêté au bord du trottoir... Ses

outils sur l'épaule, le dos rond, il contemplait ce spectacle... Non seulement, il n'avait pas de haine dans ses yeux, mais on y sentait une sorte d'extase... La colère me prit... J'avais envie d'aller à lui, de le saisir au collet, de lui crier : / – Que fais-tu là, imbécile ? Pourquoi regardes-tu ces femmes ainsi ?... Ces femmes qui sont une insulte à ton bourgeron déchiré, à tes bras brisés de fatigue, à tout ton pauvre corps broyé par les souffrances quotidiennes... Aux jours de révolution, tu crois te venger de la société qui t'écrase en tuant des soldats et des prêtres, des humbles et des souffrants comme toi ?... Et jamais tu n'as pas songé à dresser des échafauds pour ces créatures infâmes, pour ces bêtes féroces qui te volent de ton pain, de ton soleil... Regarde donc !... La société qui s'acharne sur toi, qui s'efforce de rendre toujours plus lourdes les chaînes qui te rivent à la misère éternelle, la société les protège, les enrichit; les gouttes de ton sang, elle les transmue en or pour en couvrir les seins avachis de ces misérables... C'est pour qu'elles habitent des palais que tu t'épuises, que tu crèves de faim, ou qu'on te casse la tête sur les barricades... » (Œuvre romanesque de Mirbeau, Buchet/Chastel – Société Octave Mirbeau, tome I, 2000, pp. 298-299). Rappelons que, quand il écrit cet article en forme d'exutoire, Mirbeau est englué par Judith Viimmer et gravit les marches de son propre calvaire : il s'en venge par la plume, avant de faire de l'écriture du premier roman signé de son nom une espèce de thérapie libératrice.

[12] Le député Baudin, républicain hostile au coup d'État du 2 décembre 1851, est mort sur une barricade, le 3 décembre, après s'être écrié, selon la légende : « Vous allez voir comment on se fait tuer pour 25 francs. »

[13] Formule à double sens : au sens littéral, c'est bien au Bois de Boulogne que s'exhibaient les riches horizontales et les mondaines à la mode (voir le premier chapitre de *La Curée* et le dernier chapitre du *Calvaire*) ; au sens figuré, les hétaires sont comparées à des voleurs de grands chemins qui détroussent les voyageurs au coin d'un bois.

[14] Dans *L'Amour de la femme vénale*, Mirbeau écrira que le corps de la prostituée est « impersonnel » et que celui des clients ne l'est pas moins à ses yeux : « Elle ne les regarde même plus, elle a été dans les bras de centaines d'hommes, qui portent tous le même nom : le suivant... » (Indigo & Côté-Femmes, 1994, p. 57).

[15] Dans le chapitre IV de *L'Amour de la femme vénale*, Mirbeau évoquera de nouveau les fins misérables des prostituées, mais avec une infinie pitié, et en rendant hommage à leur « courage » et à leur « haine » de l'homme. Le ton sera complètement différent.

[16] Dans *L'Amour de la femme vénale*, Mirbeau dira que l'intelligence de la prostituée, « figée à l'état infantile, baigne dans une étrange inconscience : elle a la bonté soudaine des enfants, mêlée à de brusques tendances à la cruauté » (*loc. cit.*, p. 60).

[17] Mirbeau reviendra sur ses préjugés dans *L'Amour de la femme vénale*, où il a précisément intitulé le chapitre V « L'amour de la prostituée ». Il y écrit par exemple : « L'amour le plus noble et le plus sincère de la prostituée, c'est celui qu'elle manifeste lorsqu'elle s'éprend d'un homme qui n'est pas de son milieu » (*loc. cit.*, p. 74). Il évoquera aussi l'amour des femmes vénales pour leurs maquereaux, ces « hyènes humaines ».

[18] La même année, Mirbeau a imaginé un Bolivar de Rastacouère, dans un de ses *Petits poèmes parisiens*, paru le 29 mars 1882 et signé du pseudonyme de Gardéniac (Éd. À l'écart, Alluyes, 1994, pp. 45-48). Le nom a été inventé par Fervacques quelques années plus tôt.

[19] Il s'agit là, de toute évidence, d'un plaidoyer *pro domo*... De ces quelques lignes, Mirbeau en tirera la trame du *Calvaire*, qu'il commencera à rédiger deux ans et demi plus tard.

[20] C'est une façon de reconnaître qu'en y collaborant et en y vivant de sa plume, le journaliste est comparable à la prostituée. Mirbeau développera la comparaison dans *Les Grimaces* du 29 septembre 1883 : « Le journaliste se vend à qui le paye. »

[21] Il en est de même, pour Mirbeau, des politiciens professionnels.

[22] Mirbeau ironisera souventes fois sur l'impénitent cabotinisme et les innombrables statues de



Coquelin, jusque dans *Le Jardin des supplices* (chapitre VIII de la deuxième partie ; *Œuvre romanesque*, tome II, 2001, p. 239).

[23] Mirbeau dénonce, avant la lettre, ce que les situationnistes appelleront « *la société du spectacle* », à laquelle il oppose la vraie vie : celle de l'art.

[24] Allusion à *Voyage à travers l'impossible*, de Dennery et Jules Verne, créé à la Porte Saint-Martin le 25 novembre 1882. Un nouveau drame de Dennery, *Le Juif errant*, y sera prochainement monté, le 16 février 1883.

[25] Allusion à la célèbre satire qu'Édouard Pailleron trace du monde académique dans sa comédie *Le Monde où on s'ennuie*, représentée le 25 avril 1881 au Théâtre-Français. Le dramaturge s'y moque notamment du philosophe mondain Elme Caro, qui est précisément une cible de l'ironie mirbellienne dans *L'Écuyère*, roman publié en 1882 (recueilli dans le tome I de l'*Œuvre romanesque*). C'est le 4 décembre 1882 qu'a eu lieu, à grand tapage, la 200<sup>e</sup> représentation de la pièce..

[26] En 1882, le Gymnase a notamment monté *Serge Panine*, de Georges Ohnet, dont Mirbeau se moquera l'année suivante dans ses *Grimaces* (le 5 janvier) et, plus récemment, une pièce d'Octave Feuillet, *Un roman parisien* (le 28 octobre).

[27] Sarah Bernhardt a en effet quitté le Théâtre-Français en 1880 et a dû verser 160 000 francs de dédommagement.

[28] Mirbeau ne cessera de développer ces thèmes dans ses nombreux articles sur le théâtre, dont une partie a été recueillie dans *Gens de théâtre* (Flammarion, 1924). Sur « Octave Mirbeau critique dramatique », voir l'article de Pierre Michel, dans les Actes du colloque *Théâtre naturaliste – théâtre moderne ?*, Presses Universitaires de Valenciennes, 2001, pp. 235-246.

[29] Rappelons que Mirbeau consacra, peu après, un article entièrement destiné à attaquer Paul Déroulède, le 11 janvier 1883 dans *Le Gaulois*. L'affaire se terminera sur le pré à l'avantage du futur rédacteur des *Grimaces*. Évoquant la haute taille de son adversaire, Mirbeau se souviendra plus tard d'avoir vu « *entre ses jambes des paysages infinis, des forêts, des fleuves, des coteaux, d'immenses ciels...* » (« À M. Lucien Millevoye, *L'Aurore*, 19 janvier 1899 ; *L'Affaire Dreyfus*, Séguier, 1991, p. 221).

[30] Il est rare que Mirbeau parle de Leconte de Lisle, dont il aime cependant à citer une formule correspondant à son propre pessimisme : « *l'horreur d'être un homme* ».

[31] *Foedora*, de Victorien Sardou, venait d'être représenté au Vaudeville pour la première fois le 11 décembre 1882. Cette pièce connut, en effet, un véritable triomphe (cent trente représentations, jusqu'au 25 avril 1883).

[32] Sarah avait épousé Aristide Darall, dit Jacques Damala (1854-1889), de dix ans son cadet, à Londres, le 4 avril 1882. Grec de nationalité et gigolo de vocation, c'est Sarah qui l'avait poussé à monter sur les planches. Mais, acteur peu doué, morphinomane invétéré, il devint bientôt jaloux du succès de son épouse, surtout après *Foedora*, pièce de laquelle il fut écarté. La vie commune ne dura guère et les époux se séparèrent bien vite. Que Mirbeau appelle ici Sarah Madame Damala n'est pas anodin, à un moment où tout Paris ne nommait pas autrement Damala que M. Sarah Bernhardt. Dans « Lendemain d'hyménée », signé Gardéniac, (*Le Gaulois*, 6 avril 1882), Mirbeau s'était gaussé du mariage de Sarah et de son réclanisme, lui faisant dire par exemple : « *J'ai usé de toutes les réclames. Je pourrais dire même que j'en ai abusé* » (*Petits poèmes parisiens*, loc. cit., p. 73).